



HAL
open science

Le rôle des prophéties dans l'émergence de deux grandes figures mythiques écossaises : Wallace et Bruce dans les textes de Barbour et de Blinf Harry

Blaise Douglas

► To cite this version:

Blaise Douglas. Le rôle des prophéties dans l'émergence de deux grandes figures mythiques écossaises : Wallace et Bruce dans les textes de Barbour et de Blinf Harry. L'articulation langue-littérature dans les textes médiévaux anglais 4, Jun 2005, Nancy, France. pp.135-144. hal-04685632

HAL Id: hal-04685632

<https://hal.science/hal-04685632v1>

Submitted on 3 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le rôle des prophéties dans l'émergence de deux grandes figures mythiques écossaises : Wallace et Bruce dans les textes de Barbour et de Blind Harry

Blaise Douglas
Université de Rouen

Le *Brus* de Barbour et le *Wallas* de Harry se font l'écho de prophéties préexistantes qui semblent, tant par leur sens profond que par leur nature même, échapper à la compréhension de ceux qui nous les transmettent. Les deux poètes utilisent donc les prophéties de façon paradoxale, partagés entre un relatif mépris pour ce type de discours et le souci de l'utiliser néanmoins afin d'asseoir les héros dont ils relatent les exploits dans une dimension quasi légendaire. La distance que prennent Barbour et Harry vis-à-vis des prédictions qu'ils nous rapportent est en soi pertinente et nous permet dans une certaine mesure de mieux les comprendre.

Comme on peut aisément l'imaginer, la guerre d'indépendance écossaise a suscité un regain d'intérêt pour les prophéties qui pouvaient, pensait-on, éclairer l'avenir et peut-être rendre l'espoir en ces temps particulièrement troublés. Le *Brus* de Barbour et le *Wallas* de Harry s'en font l'écho à leur manière. Si ces deux textes ne sont pas contemporains des événements qu'ils relatent (le premier aurait été composé entre 1372 et 1388, le second à la fin des années 1470¹), ils permettent de se faire une idée de la façon dont les prophéties étaient diffusées et perçues à leur époque mais aussi, dans une certaine mesure et malgré quelques distorsions, au temps des héros dont ils content les exploits.

Quoique rédigées à près d'un siècle d'intervalle, les deux œuvres offrent des termes de comparaison tout à fait pertinents. La fonction complexe et ambiguë du discours prophétique y apparaît nettement, souvent malgré les auteurs eux-mêmes. Ces derniers renvoient en effet à une forme d'expression qu'ils se refusent à accepter pleinement et qu'ils

¹ John Barbour, *The Bruce*, édition et traduction d'A. A. M. Duncan, Edinburgh: Canongate Classics, 1997, p. 3 ; et Blind Harry, *The Wallace*, édition d'Ann McKim, Edinburgh: Canongate Classics, 2003, pp. viii-ix.

ne comprennent qu'à moitié. Le résultat de l'insertion de prophéties dans leur poème en devient parfois assez paradoxal.

En dépit de leurs incompréhensions et de leurs réticences, Barbour et Harry nous permettent de vérifier un certain nombre de constantes, semble-t-il, que ce soit au niveau thématique ou linguistique. Quelques exemples vont venir mettre en évidence ces constantes.

À la lecture du *Wallas* et du *Brus*, on se rend vite compte que les prophéties n'en constituent pas un élément central ni structurant. Les deux poètes y font de brèves références, les citent parfois plus longuement (la prophétie de sainte Margaret au livre 10, vers 741-60 du *Brus*¹ ; ou celle de Thomas au livre 2, vers 346-50, dans le *Wallas*), mais on reste dans le domaine de l'anecdotique. C'est du moins l'impression qu'en veulent donner Barbour et Harry qui refusent presque toujours d'accorder foi aux prédictions qu'ils rapportent. Lorsqu'une femme prédit à Bruce qu'il parviendra à coiffer la couronne écossaise (livre 4, vers 638 à 667), le doute prévaut :

The-quehethir he trowyt nocht full weil
 Hyr spek, for he had gret ferly
 How scho suld wyt it sekyrly,

(Livre 4, vers 671-3)

Les hésitations du souverain sont aussitôt relayées par Barbour lui-même, au cours d'une longue et célèbre digression visant à montrer que Dieu seul peut connaître l'avenir.

Harry fait quant à lui preuve d'une plus grande prudence et se contente de mentionner les prophéties qui touchent aux exploits de Wallace en conservant ses distances. La première d'entre elles est attribuée aux Anglais eux-mêmes :

Als Inglis clerkis in prophecys thai fand
 How a Wallace suld putt thaim of Scotland.

(Livre 1, vers 351-2)

Cette idée revient dans la bouche de Henry Percy, un Anglais, qui semble pour sa part y prêter foi :

I trow nocht yeit at Wallace losyt be:
 Our clerkys sayis he sall ger mony de.

(Livre 5, vers 508)

¹ Pour le *Brus*, la numérotation des vers correspond à celle de l'édition de 1980-85 établie par M. P. McDiarmid et J. A. C. Stevenson.

Le poète se garde quant à lui de tout commentaire, attitude qui apparaît en net contraste avec celle du chevalier qu'il cite.

Les doutes de Barbour et la neutralité de Harry viennent certainement davantage du contexte dans lequel chacun écrivit son poème que du siècle qui sépare les deux œuvres. Le premier semble en effet avoir répondu à la commande de Robert II d'Écosse et se devait en ce cas de prendre en compte la nature de son public : des courtisans éduqués. Or les prophètes n'appartiennent généralement pas aux classes sociales les plus élevées et ne s'adressent pas non plus à celles-ci en priorité. Pour des raisons évidentes, John Barbour part donc du principe que Dieu seul peut dévoiler l'avenir, car prédire c'est aussi avoir prise sur le destin, voire l'influencer comme nous le verrons plus loin. On comprend que, par définition, un simple prophète ne saurait détenir le moindre pouvoir touchant à son souverain. L'accomplissement royal doit être l'œuvre de Dieu et la connaissance ne peut émaner que de lui seul. Ainsi les révélations faites à sainte Margaret, seule figure prophétique non dévalorisée chez Barbour, viennent-elles d'en haut :

Sanct Margaret the gud haly quene
 Wyst in hyr tyme throu reveling
 Off him that knawis and wate all thing,
 (Livre 10, vers 742-4)

De même, après la prédiction du livre 4, la digression s'attachant à dénigrer toute tentative de connaître l'avenir établit dès les premiers vers le principe selon lequel seul Dieu sait ce qui adviendra :

As it wes wouderfull perfay
 How ony mannys science may
 Knaw thingis that ar to cum
 Determinabilly, all or sum,
 Bot giff that he inspyrit war
 Off Him that all thing evermar
 Seys in his presciens
 As it war ay in presens... [...]
 (Livre 4, vers 674-81)

On perçoit nettement chez John Barbour un désir de démystification. Il prend ainsi bien soin d'expliquer pourquoi l'astrologie et la nécromancie, les deux uniques recours des hommes pour connaître l'avenir en dehors d'une inspiration divine, manquent absolument de fiabilité : l'influence des astres ne tient pas compte de la volonté

individuelle, tandis que les esprits mauvais vont induire leurs invocateurs en erreur.

Harry écrivit vraisemblablement sans avoir un public aussi précis à l'esprit et Wallace, tout héros national qu'il fût, n'était pas de sang royal. De fait, le poète ne se soucie en aucune manière de commenter les prophéties auxquelles il fait allusion. C'est donc la neutralité qui prévaut. Le lecteur/auditeur est laissé libre de croire ou non à l'authenticité des prédictions dont il fait état. Celles-ci sont d'ailleurs assez fréquemment ambiguës sinon dans leur formulation du moins dans leur vérification. Par deux fois, on prédit à Wallace qu'il chassera les « Sothroun » d'Écosse :

Als Inglis clerkis in prophecys thai fand
How a Wallace suld putt thaim of Scotland.
(Livre 1, vers 351-2)

Than Thomas said, "Forsuth, or he deces
Mony thousand in feild sall mak thar end.
Of this regioun he sall the Sothroun send
And Scotlande thris he sall bryng to the pes;
So gud of hand agayne sall nevir be kend."
(Livre 2, vers 346-50)

Wallace renvoie certes les Anglais chez eux, mais de façon assez temporaire. On semble donc invité à se faire une opinion sans l'assistance du poète.

La relation qu'entretiennent Barbour et Harry avec les discours prophétiques qu'ils rapportent apparaît donc éminemment paradoxale. Chacun y trouve en effet un mode d'expression qui permet, de par sa nature même, d'asseoir le héros dans sa dimension légendaire, mythique. Quelles que soient les réserves formulées, les prophéties sont perçues comme d'autant plus véridiques que l'histoire leur a donné raison, fait avéré pour chacun. On se trouve bien sûr dans cette situation étrange où une prédiction annonce le passé et non l'avenir. Le fait est que John Barbour exprime des doutes quant à la capacité de prédire, mais pas sur l'authenticité ou la réelle antériorité des prophéties mentionnées.

L'incohérence de sa position n'est qu'apparente et ne fait que souligner la distinction qu'il convient de constater entre le prophète et son discours, entre la prophétie et celui qui la formule. Ceux qui prédisent l'avenir invoquent souvent une inspiration divine, supérieure. Si le but recherché est évidemment de donner du poids et du crédit au

contenu du discours, on ne peut que remarquer combien ce dernier semble s'affranchir de celui qui le formule, le rend public.

Le caractère indépendant, affranchi de la parole prophétique peut s'expliquer de différentes manières. Sa forme même constitue un facteur déterminant : son ambiguïté, voire son obscurité, favorise par exemple de multiples interprétations, parfois totalement contradictoires ou trompeuses. La prophétie de sainte Margaret en donne un exemple frappant. Celle-ci semble en effet prédire la prise du château d'Édimbourg par les Français :

Scho left a taknyng rycht joly,
That is that intill hyr chapele
Scho gert weile portray a castell,
A ledder up to the wall standand
And a man up thar-apon climband,
And wrat outht him as auld men sais
In Frankis, 'Gardys vous de Francais.'
And for this word scho gert writ sua
Men wend the Frankis-men suld it ta,

(Livre 10, vers 746-54)

Pourtant ce qu'il faut comprendre ici, c'est qu'un dénommé Francis sera le premier à monter à l'assaut de la forteresse :

Bot for Fraunsois hattyn wes he
That sua clamb up in prevete
Scho wrat that as in prophecy,
And it fell efterwart sothly
Rycht as scho said, for tane it was
And Fraunsoys led thaim up that pas.

(Livre 10, vers 755-60)

L'indépendance du discours prophétique, par rapport à son formulateur initial supposé, relève parfois du simple artifice littéraire lorsque le prophète n'est cité que dans la mesure où il représente une figure d'autorité. Le procédé est semblable à celui qui pousse un auteur médiéval à indiquer qu'il s'inspire pour écrire d'un prédécesseur renommé. Dans le *Wallas*, cité plus haut (Livre 2, vers 346-50), le cas de Thomas le Rimeur, célèbre de longue date pour avoir prédit la mort d'Alexandre III en 1286, en constitue un bon exemple.

D'autres facteurs d'ordre linguistique cette fois-ci contribuent à cette indépendance de façon paradoxale. Les prophéties s'articulent, nous le verrons plus bas, selon une modalité qui leur est propre. La nuance de subjectivité qui leur est inhérente, loin de prévenir la dissociation du

discours et de celui qui le profère, semble la favoriser. La parole dépasse toujours celui qui la prononce.

Avant de poursuivre de façon plus précise ces considérations linguistiques qui ne sont pas spécifiques aux seules œuvres de John Barbour et de Harry, il convient de revenir au traitement que ces deux poètes ont réservé aux prophéties. On remarque qu'assez fréquemment, pour ne pas dire systématiquement que les prévisions se trouvent associées à des figures féminines. Dans le *Wallas*, c'est une femme qui présente à Thomas le corps du héros écossais laissé pour mort par ses ennemis. La scène permet au prophète d'annoncer de hauts faits à venir.

Au livre 7, lorsque Wallace s'endort après ses dévotions, des révélations sur son avenir lui sont faites en songe d'abord par un vieillard, puis par une reine céleste (vers 89-90). Cette dernière, caractérisée par la lumière éclatante qui émane de sa personne, offre au chevalier une baguette verte et rouge, ainsi qu'un livre dont les lettres sont tracées de cuivre, d'or et enfin d'argent. Le religieux auquel Wallace demande des explications semble avoir des idées précises sur le sens de ces visions¹, mais hésite lorsqu'il s'agit de déterminer qui peut être la figure féminine qui s'est manifestée :

I can nocht witt quhat qweyn at it suld be,
 Quethir Fortoun or Our Lady so fre.
 (Livre 7, vers 129-30)

L'association pourrait paraître sacrilège, mais nous aide à dégager un dénominateur commun : une femme qui préside au destin ou du moins influence celui-ci, notamment en révélant à un homme ce que sera, peut-être même ce que doit être son avenir.

Le *Brus* offre des exemples similaires et tout aussi frappants. C'est tout d'abord la mère du comte Ferrand de Flandres dont on nous dit qu'elle est nécromancienne :

The erle Ferandis modyr was
 Nygramansour, and Sathanas

¹ L'interprétation symbolique qu'en donne le saint homme consulté par Wallace est la suivante : la baguette marquerait la domination exercée par le héros sur ses ennemis, le rouge renvoyant au sang versé aux combats, le vert symbolisant le courage de l'entreprise ; quant au livre, il représenterait le royaume écossais dans sa division, avec le cuivre figurant les maux engendrés par la guerre, l'or l'honneur et la valeur, l'argent une vie pure et la félicité éternelle.

Scho rasyt and him askyt syne
 Quhat suld worth off the fechtyn
 Betwix the Fraunce king and hyr sone,
 (Livre 7, vers 241-5)

La prédiction que lui fait un esprit malin se révèle parfaitement exacte : le roi de France, Philippe II, doit tomber au combat et demeurer sans sépulture, tandis que son adversaire doit marcher sur Paris accompagné d'une suite très nombreuse. L'interprétation qui en est faite montre en revanche l'ambiguïté, la nature trompeuse de la prophétie : le roi de France tombe de cheval au cours de la bataille mais parvient à remporter la victoire, emmenant finalement le comte Ferrand à Paris, en tant que prisonnier. John Barbour insiste bien sûr sur la duplicité de l'esprit invoqué et sur le fait que le discours prophétique n'est pas fiable, mais dangereux. Il établit malgré tout, à son corps défendant, l'authenticité de celui-ci.

Un second exemple, déjà mentionné, apparaît un peu plus loin au même livre lorsque Bruce reçoit l'aide d'une femme qui en profite pour lui prédire le succès de son entreprise. Notons au passage que celle-ci, comme la mère du comte Ferrand, demeure anonyme¹. Ici encore la prédiction s'avère exacte, quoi que puisse ajouter Barbour pour dénigrer ce qu'il tient pour pure conjecture.

La prophétie de sainte Margaret au livre 10 du *Brus* apparaît elle aussi trompeuse puisque, on l'a vu, le « 'Gardys vous de Francais' » qui accompagne le dessein d'un château attaqué par un homme sur une échelle laisse imaginer que les Français vont prendre Édimbourg. On peut d'ailleurs se demander si l'ambiguïté n'est pas, à l'instar de celle qui mène le comte Ferrand à sa perte, tout à fait volontaire car l'idée d'un certain amusement (« Scho left a taknyng rycht **joly** », v.746) semble impliqué dans la révélation.

¹ Le cas de la mère du comte Ferrand diffère tout de même quelque peu puisqu'elle est appelée « Minerve » par l'esprit qui la sert, mais John Barbour nous détrompe en nous expliquant que ce nom n'est en fait pas le sien :

He callyt hyr his Mynerve
 For Mynerve ay wes wont to serve
 Him, till scho leffyt, at his divis
 And for scho maid the samyn service
 His Mynerve hyr callyt he... [....]

(Livre 4, vers 262-6)

Ce qui doit sûrement retenir ici l'attention, c'est cette association récurrente des femmes et du discours prophétique que Barbour et Harry mettent en évidence, peut-être sans en prendre eux-mêmes conscience. Une explication simple serait que ces femmes participent du caractère mystérieux des prophéties. Il s'agit évidemment là d'un point de vue masculin, mais c'est bien celui-ci qui domine le *Wallas* et le *Brus*. L'élément féminin appartient au domaine de l'inconnu, de ce qu'ignorent les hommes. De plus, si l'on exclut sainte Margaret qui est l'exception qui confirme la règle, toutes les figures féminines associées aux prophéties demeurent anonymes. C'est le cas de la devineresse qui annonce à Bruce son succès futur au livre 4, et même de la « reine céleste » qui apparaît à Wallace (livre 7) dont on ne sait si elle est la Vierge Marie ou la déesse Fortune. Cet anonymat pourrait indiquer qu'il s'agit là de personnages ayant un caractère typique ou allégorique.

Cette relation des femmes avec le discours prophétique se fait sans doute également sous l'influence de traditions mythologiques et littéraires largement antérieures. On pense bien sûr aux Parques latines ou à leur équivalent nordique, les Nornes, ces femmes qui président au destin des hommes.

Ce dernier rapprochement met d'ailleurs en évidence le fait qu'une prophétie, l'action de prédire l'avenir, n'est jamais purement neutre. Quand on informe sur l'avenir, on donne aussi à celui-ci une forme, on agit sur lui. Cela se vérifie d'abord par les choix auxquels va pousser une prédiction particulière. Le comte Ferrand lance ainsi une attaque contre le roi de France, car ce qui lui a été révélé lui semble favorable : la parole ambiguë de l'esprit malin l'amène donc à agir de manière à confirmer la prophétie.

Cette information, au sens étymologique, de l'avenir devient plus claire encore si on la considère sous son aspect linguistique. Prédire implique, comme on l'a suggéré plus haut, une modalité, une prise de position du locuteur. Cette manifestation de subjectivité s'exprime rarement par l'emploi de *will*, mais emploie presque systématiquement *sall*, que l'étymologie associe aux notions de dette et devoir. Plus encore qu'à une volonté, le discours prophétique renvoie donc à l'idée d'obligation, de devoir. Le *sall* des prophéties devient ainsi interchangeable avec *mon*, forme écossaise du *must* moderne, que l'*Oxford English Dictionary*¹ décrit comme étant, entre autres, « an auxiliary of

¹ *The Oxford English Dictionary*, seconde édition, Oxford : Oxford University

predication ». Lorsque la « reine céleste » apparaît à Wallace pour lui révéler son avenir, son propos se fait injonction :

Thou **sall** return to thi awne oys agayne;
 Thi derrast kyne ar her in mekill payne.
 This rycht regioun thow **mon** redeme it all;
 Thi last reward in erd **sall** be bot small.

(Livre 7, vers 99-102)

On peut dès lors parler de parole magique dans la mesure où le discours recherche un effet concret, impose une volonté et une forme. Les prophéties ne constituent jamais du reste de simples énoncés car, outre leur énonciateur lui-même, elles font toujours intervenir, dans le cadre de circonstances précises, un ou des interlocuteurs intradiégétiques¹.

Cette valeur illocutoire de l'énoncé apparaît plus nettement encore lorsque la prophétie se fait malédiction, vœu ou promesse, qui n'en sont que des avatars. Quand le comte de Cospatrick refuse de reconnaître l'autorité de Wallace, ce dernier affirme sa volonté d'agir contre lui :

In lyff or dede in faith him **sall** we haiff,
 Or ger him grant quhom he haldis for his lord,
 Or ellis war schaym in story to racord.
 I vow to God with eys he **sall** nocht be
 Into this realme bot ane of us **sall** de,
 Les than he cum and knaw his rychtwis king.
 In this regioun weill bathe we **sall** nocht ryng.
 His lychtly scorn he **sall** rapent full sor,
 Bot power faill or I **sall** end tharfor,

(Livre 8, vers 44-52)

À l'aube de la bataille de Methven, Bruce harangue ses hommes et leur fait une promesse qui, elle aussi, constitue une tentative d'exercer un pouvoir sur l'avenir. L'emploi du présent renforce le propos en le transformant en une vérité atemporelle :

'And a thing will I to you say,
 That he that deis for his cuntre
 Sall herbryit intill hevyn be.'

(Livre 2, vers 342-4)

Press, 1989 (édition utilisée : Version 1.14 sur CD Rom, Oxford : Oxford University Press, 1994).

¹ On pense évidemment à Tzvetan Todorov lorsqu'il écrit que « la magie n'est pas un énoncé mais une énonciation ». *Les Genres du discours*. Paris : Seuil, 1978, p. 249.

Dans tous les exemples qui viennent d'être cités, on note que le désir d'agir sur le cours des événements est associé à la notion d'obligation, cette dernière étant presque toujours d'ordre supérieur, divin. C'est là encore qu'on perçoit l'indépendance du discours prophétique – entendons à présent un discours visant à produire une action concrète – dans la mesure où le locuteur est dépassé par son énoncé. On a *sall* plutôt que *will* : une volonté supérieure se superpose à celle de l'individu... ou, selon un cheminement inverse mais aboutissant au même résultat, ce dernier, l'énonciateur, choisit délibérément de masquer sa propre action derrière celle de Dieu en associant ce dernier à celle-ci.

On voit bien ici que le discours prophétique est loin d'être univoque, que sa complexité, surtout si l'on tient compte de ses différentes formes d'expression, le rend difficile à appréhender. Barbour et Harry semblent eux-mêmes dépassés par les prophéties qu'ils mentionnent, une incompréhension qui pousse l'auteur du *Brus* à les dénoncer comme autant de tromperies. Elles contribuent pourtant pour une bonne part à forger la légende, ce qui doit être dit, par obligation, des deux héros écossais.